

CASSANDRA O'DONNELL

4
LA LÉGENDE
DES QUATRE

LE CLAN DES SERPENTS

Flammarion jeunesse



LA LÉGENDE DES QUATRE

ILS SONT QUATRE,
HÉRITIERS DE LEURS CLANS...
ILS DOIVENT S'UNIR POUR SURVIVRE.

Les Yokais se regroupent pour lutter contre les humains, dans une guerre féroce et sanglante. Alors que le combat approche, Maya se révolte en pensant aux innocents qui vont mourir. La menace humaine est réelle, mais si elle venait également d'ailleurs ?

Illustration
de Xavier Collette



LA LEGENDE
DES QUATRE

CASSANDRA O'DONNELL



LA LEGENDE
DES QUATRE

3. LE CLAN DES SERPENTS

Flammarion jeunesse

DE LA MÊME AUTRICE :

« **Malenfer** »

1. *La Forêt des ténèbres*
2. *La Source magique*
3. *Les Héritiers*
4. *Les Sorcières des marais*
5. *Terres de glace*
6. *Arachnia*

« **Malenfer** » en BD

1. *La forêt des ténèbres*
2. *La Source magique*
3. *Les Héritiers*

« **Le monde secret de Sombreterre** »

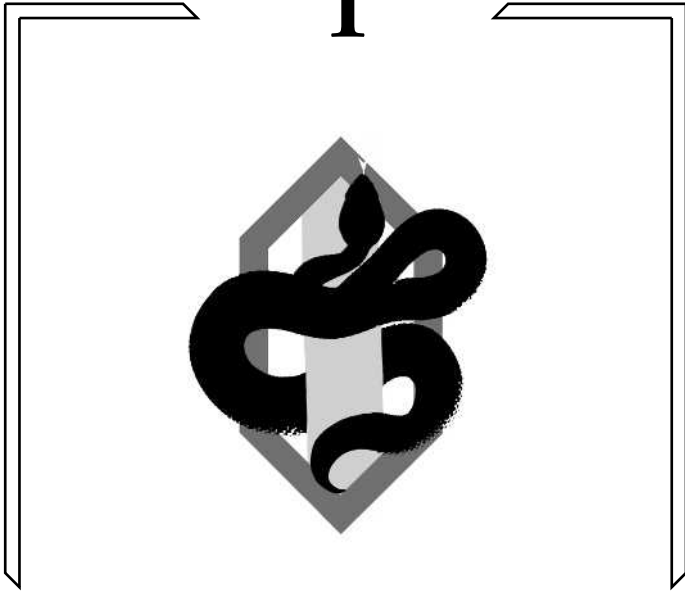
1. *Le Clan perdu*
2. *Les Gardiens*
3. *Les Âmes perdues*

« **La Légende des Quatre** »

1. *Le Clan des loups*
2. *Le Clan des tigres*

« **La Nouvelle** »

Au fil du temps, les humains avaient peu à peu fini par oublier la peur que les bêtes leur inspiraient. Les Yokaiïs n'étaient plus au centre de leurs préoccupations et ils avaient oublié que le sol qui les nourrissait, l'air qu'ils respiraient, l'eau qu'ils buvaient n'appartenaient pas aux bipèdes mais à toutes les créatures vivantes. Ils avaient oublié que la créatrice de vie, celle qui leur avait donné naissance, avait désavoué sa progéniture et qu'elle les avait punis. Ils avaient oublié qu'ils n'étaient plus les prédateurs les plus dangereux de ce monde...



Le jour était levé depuis de nombreuses heures lorsque le chariot était entré sur les terres frontalières qui longeaient le territoire des loups. Le cœur battant, la gorge sèche, les yeux scrutant avec anxiété le chemin qui défilait sous les sabots des chevaux, les occupants du chariot avaient roulé depuis, sans faire de halte ni prendre le moindre repos.

— Tu entends ces hurlements ? demanda Ronan, le regard braqué sur la forêt qui se

dessinait au loin, trop proches, nous sommes trop proches...

— Tiens, bois un coup, ça te détendra, affirma Bert, son compagnon de voyage, un petit homme au front dégarni et aux joues creuses, en lui tendant sa gourde de vin.

Ronan prit la gourde et but une gorgée sans relâcher son attention. Il avait de bonnes raisons d'être inquiet. La semaine précédente, les Yokais avaient attaqué tous les villages situés à proximité de leurs terres et on racontait qu'ils venaient à présent de s'emparer de la petite ville de Tedeskah.

— Je savais que ça finirait mal ! On leur avait dit qu'il fallait être complètement fou pour défier les bêtes, mais penses-tu qu'ils nous ont écoutés ? Non, non, bien sûr que non, pourquoi l'auraient-ils fait ? Après tout, on n'est que des frontaliens ! grogna Ronan dans sa barbe.

— Ces gens n'ont même jamais croisé un Taïgan ou un Serpaï de leur vie, alors comment voulais-tu qu'ils comprennent ? soupira Bert.

Non, ceux qui habitaient les grandes cités n'avaient pas compris. Ils n'avaient pas écouté

les frontaliens, les habitants qui résidaient dans les villages situés aux limites des terres Yokaïs, quand ils leur avaient expliqué à quel point les bêtes étaient puissantes et dangereuses. Et à présent, il était trop tard. « Petite colline », « Grande prairie », « Terre fertile », « Grand bosquet » et tous les autres bourgs frontaliens avaient disparu...

— Ne leur cherche pas d'excuse, on les avait avertis du danger ! On leur avait dit ce qui allait se passer ! C'est leur faute ! Tu n'étais pas là, mais moi j'ai vu, j'ai vu les cadavres mutilés de ces pauvres gens, j'ai vu les mères regarder en hurlant les bêtes dévorer leurs enfants !

Le ton de Ronan était si amer qu'il pouvait pratiquement sentir un goût acide lui brûler la langue. Caché en haut d'un arbre, il avait miraculeusement échappé au massacre de « Grande prairie », mais les scènes atroces auxquelles il avait assisté hantaient chacune de ses nuits et il se réveillait tous les matins en tremblant, le front couvert de sueur et des larmes coulant sur ses joues.

— Chut ! Parle moins fort, les petits vont t'entendre ! grommela Bert en tournant la tête

vers la fillette et le petit garçon qui dormaient à l'arrière du chariot.

Fronçant les sourcils, Ronan jeta un coup d'œil discret aux deux petits puis haussa les épaules :

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Ils savent parfaitement de quoi je parle, je te rappelle qu'ils étaient là eux aussi !

Après que les bêtes eurent quitté « Grande prairie », Ronan avait chevauché jusqu'aux bourgs voisins afin d'alerter les habitants, mais il était à chaque fois arrivé trop tard pour sauver qui que ce soit. Du moins c'était ce qu'il croyait, jusqu'à ce qu'il découvre, dans une ferme de « Grand bosquet », deux jeunes enfants judicieusement dissimulés dans un tas de fumier.

— Mais ils étaient cachés, ils n'ont rien vu, et moi non plus, grommela Bert.

— Heureux homme, soupira Ronan, le regard hanté.

Heureux ? Oui, Bert l'était encore il y a peu, quand il parcourait les routes et voyageait de village en village pour vendre ses couteaux et ses autres babioles aux frontaliens. Il aimait cette vie, oui, cette vie libre, sans maison ni

attaches, et c'était même probablement ce qui l'avait sauvé : quand les bêtes avaient attaqué « Grande prairie », il était tranquillement en train de camper dans un endroit isolé le long d'une rivière et de déguster un poisson qu'il venait juste de pêcher...

Il haussa les épaules.

— Tu sais, les souvenirs, même les plus mauvais, finissent toujours par s'estomper...

— Et la haine ?

— Tu veux la vérité ? Peu importe ce que tu fais ou ce que tu éprouves, la vie continue. Et c'est ça le plus terrible. Elle se fiche que tu sois dévasté, furieux ou malheureux, elle continue et tu dois en faire autant. Non seulement pour toi mais aussi pour ces enfants dont tu as la charge à présent.

Ronan tourna la tête vers les deux enfants qui continuaient à dormir et sourit.

— Dont « J'AI » la charge ? Dont « NOUS » avons la charge, tu veux dire ?

Le colporteur lui retourna son sourire. Il était tombé sur Ronan et les deux enfants par hasard, près de la rivière, alors qu'il ignorait encore tout du drame qui venait de se dérouler. Au début, il avait refusé d'y croire, de croire

Ronan, et puis il avait bien fallu qu'il se rende à l'évidence : il avait tout perdu. Ses amis villageois, son commerce, son existence tranquille... Alors quand Ronan lui avait proposé de l'accompagner, il s'était dit qu'il n'avait rien à perdre et ils ne s'étaient plus quittés depuis.

— Si j'avais voulu fonder une famille, j'aurais choisi une jolie fille pour compagne et pas un gros barbu.

Ronan se mit à rire puis opina d'un air songeur. Lui non plus n'avait ni femme ni enfants ni famille et pour la première fois de sa vie, il n'en éprouvait aucun regret.

— Tu as vu ça ? s'exclama soudain Bert en fixant d'un regard anxieux l'un des bosquets touffus qui longeaient la route.

— Vu quoi ? demanda Ronan en attrapant prestement son fusil.

— Quelque chose qui a bougé, là-bas !

Ronan pointa son arme vers l'endroit que lui indiquait Bert puis s'esclaffa.

— C'est un cerf, fit-il en voyant la tête de l'animal dépasser de la végétation.

Bert poussa un soupir de soulagement puis saisit sa gourde d'une main tremblante.

— Ce n'était pas une si bonne idée que ça, après tout, lâcha-t-il après avoir bu une grande rasade de vin.

— De quoi parles-tu ?

— Je parle de ce voyage ! Et si on rentrait ?

— Tu veux qu'on rentre où ? Il ne reste plus rien, Bert, plus rien du tout.

Bert prit un temps de réflexion avant de suggérer d'un ton hésitant :

— On pourrait aller en ville... Là-bas, ils ont des armes et...

Ronan le toisa avec un ricanement moqueur.

— « Des armes » ? Bon sang, tu connais les Yokais aussi bien que moi, tu crois vraiment que de vulgaires fusils, quelques explosifs et quelques milliers d'habitants seront suffisants pour repousser les bêtes ? Ils sont morts. D'ores et déjà morts. Ils ne le savent pas encore, c'est tout.

Bert ouvrit la bouche puis la referma aussitôt. Ça lui faisait mal de le reconnaître, mais ce que venait de dire Ronan était parfaitement juste : les habitants des grandes cités n'étaient pas de taille à affronter les Yokais. Aucun humain ne l'était. Et ceux qui pensaient le

contraire n'avaient, de toute évidence, jamais eu affaire aux bêtes de leur vie.

— D'accord, d'accord, t'as raison, mais il n'empêche qu'on prend un grand risque en passant par ici : si les loups nous tombent dessus...

— ... on est fichus, termina Ronan, le regard sombre. Je sais. J'en suis conscient, mais c'est la seule route qui mène à Amarahé.

Les montagnes d'Amarahé se trouvaient très loin au sud, près des terres Rapais. Regorgeant de grottes et de cours d'eau, Ronan espérait pouvoir s'y cacher avec Bert et les enfants le temps que la situation s'apaise.

— Et après ?

— Comment ça après ?

— Une fois là-bas, on fait comment ? Nos provisions sont à peine suffisantes pour le voyage.

— Et alors ? Nous pouvons pêcher et chasser. Amarahé regorge de poissons et de gibier.

Un rire nerveux s'échappa soudain de la bouche du colporteur.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demanda Ronan d'un ton étonné.

— Non. Je me disais simplement que pour les Yokaïs, « le gibier », c'est nous à présent, répondit Bert avec un sourire sarcastique.

*

La nuit était claire, douce et étoilée. Des traînées de brume montaient lentement le long du ruisseau comme de petits nuages de fumée. Les branches des arbres se balançaient dans un vent léger, leurs feuilles bruissant dans la pénombre. Remuant ses petites oreilles rondes, Mika bandait ses muscles, prêt à bondir, lorsque trois petites ombres aux yeux luisants se mirent à hurler en chœur brusquement.

— Wahou ! Wahou !!!

— Oh non ! feula Mika en regardant le faon déguerpir.

Il reprit forme humaine et avança d'un pas furieux vers les trois louveteaux :

— Ça compte pas !

— Wouahou ! hurla l'un d'entre eux.

— Non, ça compte pas, vous avez triché ! hurla Mika, contrarié.

— Il a raison, vous l'avez fait exprès ! gronda Hope en accourant près d'eux.

Les trois louveteaux se transformèrent aussitôt.

— Pas vrai ! gronda le premier louveteau.

— On n'a rien fait ! ajouta le deuxième.

Hope leva les yeux au ciel.

— Quand on fait un pari, on s'y tient ! Mika aurait été le premier à rapporter une proie si vous n'aviez pas triché !

— De toute façon, tu prends toujours sa défense, gronda le troisième louveteau.

— Ouais, tu l'aimes plus que nous ! grommela le deuxième louveteau d'un ton de reproche.

— Ne dites pas de bêtises ! répondit Hope, agacée.

— Si, c'est vrai ! Et puis qu'est-ce qu'il fait ici, d'abord ? Pourquoi il ne rentre pas chez lui ? demanda le premier louveteau en lançant un regard noir en direction de Mika.

Ce dernier, gêné, sentit sa gorge se serrer. Il n'était pas retourné sur le territoire des tigres depuis que sa mère avait été assassinée, non parce qu'il redoutait d'être en danger parmi les siens, mais parce qu'il ne se sentait pas encore le courage d'affronter la réalité. Tant qu'il restait chez les loups, il pouvait encore

espérer que toute cette histoire n'était qu'un mauvais rêve, un affreux cauchemar, que sa maman allait bien et qu'elle l'attendait gentiment à la maison. Mais une fois rentré... une fois rentré, il savait qu'il n'aurait pas d'autre choix que d'accepter la vérité et il ne s'y sentait pas encore prêt.

— Mika fait ce qu'il veut. S'il veut rester, il reste, et puis c'est tout ! gronda Hope.

— Mais c'est un Taïgan ! protesta le deuxième louveteau.

— Et alors ? Toi, t'es bien un crétin ! ricana Hope.

— T'es vraiment pas gentille, Hope ! chouina le troisième louveteau.

— Ouais, puisque c'est ça, on s'en va ! grogna le deuxième louveteau.

Hope les suivit des yeux tandis qu'ils s'éloignaient, puis se tourna vers Mika.

— Bon débarras.

Mika baissa la tête. Les louveteaux avaient raison et il savait parfaitement ce que sa mère lui aurait dit dans une telle situation. Elle l'aurait grondé, peut-être même mordu en lui hurlant de cesser de s'apitoyer sur lui-même. Elle lui aurait dit qu'il était un Taïgan, et que

les Taïgans n'ont rien à faire chez les loups, elle lui aurait ordonné de rentrer fissa à la maison et de devenir fort pour pouvoir seconder son frère, Bregan, le nouveau roi des tigres. Elle lui aurait rappelé qu'il lui était interdit de pleurer.

— Ils n'ont pas tort, je ne suis pas chez moi, ici.

Hope haussa les épaules.

— Mon papa a dit que tu pouvais rester, non ?

Mika hochla la tête. Jolan, le roi-loup, s'était montré très gentil avec lui. Il lui avait permis de dormir chez lui, de jouer avec Hope, de faire des câlins avec Maya et l'avait traité comme un membre de la meute. Mais Mika savait, tout au fond de lui, que cette situation ne pourrait pas durer et que Bregan finirait, à un moment ou à un autre, par perdre patience et par venir le chercher par la peau du cou pour le ramener parmi les siens.

— Oh regarde ! Un chevreuil ! s'écria soudain Hope avant de se transformer brusquement et de prendre l'animal en chasse.

Mika la suivit des yeux durant quelques instants tandis qu'elle s'enfonçait dans la forêt,

puis il muta, baissa le museau sur le sol et se lança à sa poursuite.

*

— Hope ! Arrête ! feula Mika.

Sa respiration était laborieuse, presque étranglée. Contrairement aux loups, les tigres n'étaient pas habitués à chasser leurs proies sur de longues distances et Mika était épuisé. Si seulement Hope n'avait pas été aussi têtue, tout aurait été nettement plus simple, mais quand les Lupais avaient une idée derrière la tête, il était pratiquement impossible de les faire changer d'avis !

— Hope ! Tu vas m'écouter, oui ?! grogna Mika.

Hope tourna la tête vers lui sans ralentir et grogna. Elle n'avait pas besoin de parler « Taïgan » pour le comprendre, mais Mika pouvait bien continuer à râler, elle n'avait pas l'intention de laisser le chevreuil s'enfuir, ah ça non !

— Regarde, on n'est plus dans la forêt ni sur les terres des loups ! Arrête, je te dis !

feula-t-il à nouveau avant de repérer une lumière derrière les hautes herbes.

Du feu. Bon sang, quelqu'un avait fait du feu ! Puisant dans ses dernières forces, Mika accéléra puis bondit sur l'arrière-train de la petite louve avant de la faire brutalement rouler sur le sol. Hope se releva aussitôt en couinant puis elle poussa un terrible grognement avant de se transformer.

— Ah ben voilà, t'as gagné, il est trop loin, c'est fichu maintenant ! hurla-t-elle d'un ton furibond.

Mika muta à son tour puis répondit :

— Si tu n'avais pas été aussi obsédée par ce chevreuil, tu l'aurais vu...

— J'aurais vu quoi ?! glapit Hope.

— Ça ! répondit-il en pointant la lumière du doigt.

La petite louve suivit des yeux la direction que Mika lui indiquait puis grimaça :

— Du feu ?

Les Lupais ne faisaient jamais de feu dans la forêt. Jamais. Ils n'en avaient pas besoin.

« Qu'est-ce que... ? » songea soudain Hope en balayant le paysage du regard. L'odeur de résine, de branches pourries, de feuilles

mouillées et de champignons ne lui caressait plus les narines. Les grands arbres avaient disparu, elle sentait seulement l'herbe fraîche et la terre humide.

— Où sommes-nous ?

Mika haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Tu sens ? demanda Hope en reniflant.

— Quoi ?

— Les humains. Ça sent les humains, répondit-elle avant de s'élançer tout à coup à travers les hautes herbes.

Mika grimaça puis, poussant un grand soupir, il lança :

— Courir... toujours courir... pff... t'es vraiment pas marrante !

*

— On n'aurait pas dû faire de feu, ça va attirer l'attention des bêtes, grommela Ronan.

Bert haussa les sourcils. Ils avaient installé leur campement sous les aulnes rabougris qui se trouvaient sur les rives d'un ruisseau. L'endroit était humide, inconfortable et rempli

de moustiques affamés et belliqueux. Ces petits monstres se glissaient sous leurs vêtements et leur dévoraient la peau avec une telle avidité qu'ils se demandaient s'ils n'allaient pas complètement les vider de leur sang.

— Cette humidité et ces insectes sont déjà pénibles, mais tu voudrais en plus qu'on meurt de froid ? grommela Bert.

— On est à la fin de l'été, lui fit remarquer Ronan d'un ton ironique.

— Peut-être, mais les nuits sont fraîches, répliqua sèchement Bert avant de se lever et de rajouter quelques branches dans le feu.

Ronan soupira, le regard fixé sur le dos du colporteur, puis secoua la tête. Bert était un drôle de bonhomme. Un mélange paradoxal de lâcheté et de courage, d'égoïsme et de générosité, de sagesse et de naïveté. Et pourtant... pourtant aujourd'hui, ce petit homme étrange et lui faisaient route ensemble vers un même destin. Il n'y avait pas à dire : la vie prenait parfois un tour bizarre.

— Non !

Brusquement tiré de sa rêverie, Ronan releva immédiatement la tête.

— Non, Hugo, je ne vais pas te porter, tu as deux ans ! Tu es grand maintenant !

Le petit garçon aux grands yeux noirs regarda la fillette blonde qui faisait non de la tête, puis lui tendit de nouveau les bras.

— Je t'ai dit non, répéta la fillette d'un ton sévère en secouant ses boucles blondes.

— Juyette pas gentille, répondit Hugo en faisant une grimace.

— C'est « Juliette », pas « Juyette », je te l'ai répété un million de fois, soupira-t-elle avant de se tourner vers Bert.

— Les bébés, c'est nul !

Bert, amusé, se mit à sourire.

— Bah, ne t'en fais pas pour ça, il ne restera pas un bébé très longtemps.

— Ouais ben j'espère, parce que là, c'est H.O.R.R.I.B.L.E ! répliqua la fillette en grimaçant.

En dépit de son humeur maussade et du sentiment d'angoisse qui ne le quittait pas depuis les attaques, Ronan ne put s'empêcher de sourire à son tour. C'était les enfants, les enfants et l'espoir qu'ils portaient en eux, qui lui avaient permis de ne pas devenir fou et qui lui avaient donné le courage de survivre à

l'horreur. Les enfants qui lui avaient donné la force et la volonté de continuer. Sans eux, sans leurs rires, leurs petites voix et leurs regards confiants, il aurait probablement succombé au désespoir et à la peur depuis longtemps.

— À ta place, je ne serais pas aussi pressé de le voir grandir, crois-moi, plaisanta Ronan en regardant Hugo saisir une branche puis frapper sa sœur dans le dos.

— Aïe ! gémit Juliette avant de lui arracher la branche de la main.

— Tu vois ce que je disais ? Il apprend vite ! fit Ronan en riant.

— Méchant ! grommela Juliette en mettant une petite claque sur la main d'Hugo qui se mit aussitôt à pleurer.

— Ze veux maman ! gémit-il tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

« Maman ? Maman est morte », songea Juliette, la gorge nouée en sentant un terrible sentiment de culpabilité l'envahir brusquement. Hugo était encore trop petit pour comprendre que maman était partie et qu'elle ne reviendrait pas. Trop petit pour comprendre qu'ils n'avaient plus ni foyer ni famille. Trop

petit pour comprendre qu'ils étaient seuls, désormais.

— Bon, d'accord... Ça va mieux comme ça ? demanda-t-elle en serrant tendrement son petit frère dans ses bras.

— Voui ! fit Hugo en resserrant ses bras autour de son cou.

*

Hope avançait sous la lumière des étoiles qui scintillaient avec éclat dans le ciel, sans faire de bruit. Les humains étaient là, juste derrière les buissons. Elle les sentait. Non seulement elle les sentait mais elle pouvait les entendre, entendre leurs voix, leur souffle et parfois même, lui semblait-il, leurs battements de cœur.

— Hope, qu'est-ce que tu fiches ? murmura Mika.

— Pourquoi ? T'as la trouille ? chuchota Hope d'un ton moqueur avant d'engouffrer sa tête entre le feuillage d'un buisson.

— Non, j'ai pas la trouille, pourquoi j'aurais la trouille, d'abord ? rétorqua le jeune

Taïgan, vexé, en franchissant la distance qui les séparait.

Espionner les bipèdes était une étrange idée. Les humains n'avaient que peu d'intérêt et ils pouvaient se montrer dangereux – comme la fois où ils avaient tenté de tuer Bregan, Maya et Nel avec leurs fusils –, et même méchants, comme certains des professeurs ou des élèves de l'école humaine de Tedeska, où sa maman les avait envoyés étudier, son frère et lui. Mais bon, comme Hope n'en avait jamais vu de sa vie, elle ne pouvait pas le savoir, bien sûr...

— Regarde, des petits humains, murmura Hope en regardant une fillette blonde bercer un petit garçon brun dans ses bras.

Mika acquiesça tout en reportant son attention sur les deux hommes assis autour du feu. L'un était petit, le visage mince et chauve, tandis que l'autre était grand, trapu, avec un visage à moitié recouvert de poils.

— Ils ont un fusil, murmura Mika en regardant l'arme posée à côté de ce dernier.

— C'est quoi un fusil ?

— Quelque chose qui tue, répondit Mika.

— Tu veux dire comme des griffes et des crocs ? chuchota Hope.

Mika acquiesça en silence.

— On ferait mieux de partir...

— Oh non, encore une minute, rien qu'une minute, l'implora Hope.

Le regard de Mika alla des deux enfants au fusil et du fusil aux deux enfants, puis il répondit à contrecœur :

— D'accord, une minute...

2



La tête se balançant de droite à gauche comme un métronome, la langue fourchue sortant partiellement de sa gueule triangulaire et la coiffe déployée, Wan fixait le crotale qui secouait sa gigantesque queue d'un air menaçant.

— Tiens, un candidat au suicide, cela faisait longtemps, persifla Wan avec mépris.

— Tu as l'air surpris, je te fais peur ?

Wan soupira intérieurement. Régner sur un groupe de serpents agressifs et caractériels

n'était vraiment pas une sinécure. Il ne se passait pas un jour, une heure, sans que l'un d'entre eux ne cause un problème : « navré altesse, mais j'ignorais qu'on n'avait pas le droit de manger le négociateur envoyé par les bipèdes », « promis, je n'essaierai plus de tuer les corbeaux de la Rapäi », « d'accord, d'accord, je ne dévorerai plus les prisonniers humains avant que vous les ayez interrogés », et cetera et cetera... Mais, en dépit de tous leurs travers et de leurs instincts meurtriers, rares étaient les Serpäis qui osaient le provoquer.

— Non, j'ai faim et c'est l'heure de mon dîner.

— Tu refuses de relever ce défi ? siffla le crotale, mécontent.

Wan le dévisagea d'un air perplexe. Xiao n'était pas un cobra royal. Il n'avait ni l'étoffe ni la carrure pour le vaincre ou pour lui succéder à la tête du clan Serpäi, alors pourquoi se risquait-il à le provoquer en duel ? Cela n'avait aucun sens.

— Je suis ton prince et un prince ne refuse jamais un défi, répondit Wan.

— Un prince ? Quel prince ? Je ne vois aucun prince ici, mais seulement un lâche qui retarde le moment de m'affronter !

Wan secoua la tête. L'attitude de Xiao le déconcertait. Si le crotale était à ce point pressé de mourir, il pouvait le faire sur un champ de bataille après avoir tué quelques centaines d'humains, au lieu de venir gâcher son dîner.

— Prépare-toi à mourir, l'avertit Xiao avant de ramper vers Wan, la gueule grande ouverte.

Sous forme humaine, Wan aurait probablement levé les yeux au ciel pour exprimer son agacement, mais comme il était sous forme animale, il se contenta de pousser un sifflement furieux avant de parer l'attaque du crotale et de planter brutalement ses crochets dans son cou.

— Trop lent, Xiao, je t'ai toujours dit que tu étais trop lent, remarqua Wan d'un ton condescendant tandis que Xiao s'effondrait déjà sur le sol.

Le combat entre le crotale et le cobra n'avait pas duré plus de quelques secondes comme à chaque fois. À chaque défi. Wan n'avait jamais

perdu un combat. Tuer était un réflexe. Un peu comme quand on écarte sa main d'une flamme qui vient de vous lécher la peau ou comme le fait de respirer. Il agissait sans même y penser.

— Mal, siffla Xiao en ondulant nerveusement sur le sol.

La douleur qu'éprouvait le crotale était indicible. Sa chair autour de la morsure se nécrosait de seconde en seconde. Il lui semblait qu'un liquide bouillant parcourait tout son corps, dévorait ses entrailles et le brûlait de l'intérieur.

— Évidemment que ça fait mal, soupira Wan.

Il existait deux différents types de Serpaïs. Ceux qui étranglaient leurs proies et ceux qui les empoisonnaient. Wan et Xiao appartenaient tous deux à cette dernière catégorie, une catégorie où les petits naissaient dotés d'un venin mortel et où il n'était pas rare de voir des bébés à peine sortis de l'œuf s'entretuer avant même d'apprendre à ramper. Xiao, tout comme Wan, connaissait donc parfaitement les souffrances engendrées par leurs morsures.

Mais évidemment, c'était une chose de le savoir, et une autre de l'expérimenter.

— Aide-moi... s'il te plaît... aide... aide-moi...

Les supplications de Xiao s'éteignirent sans trouver le moindre écho. L'aider, et comment ? Les effets du poison étaient irréversibles. Même s'il l'avait voulu, ce qui restait encore à démontrer, Wan ne pouvait plus le sauver. Plus maintenant.

— Il est trop tard, mais bon sang, Xiao, qu'est-ce qu'il t'a pris ? Tu es devenu fou ?!

Xiao tourna la tête vers deux des Serpaïs qui observaient la scène en silence. Ces derniers, un mamba noir et une vipère, détournèrent aussitôt le regard d'un air gêné.

— Je... je ne sais pas...

Wan, qui avait suivi le regard de Xiao, se tourna à son tour vers les deux Serpaïs.

— C'est vous, pas vrai ? C'est encore une de vos mauvaises blagues ?

Plusieurs sifflements désapprobateurs s'échappèrent de la foule de spectateurs.

— Il a agi seul, siffla le gigantesque mamba noir.

— Nous n'y sommes pour rien, ajouta la vipère.

Wan grommela intérieurement. Tout comme le meurtre, le mensonge faisait partie des activités favorites des reptiles, et ces deux-là avaient beau nier avoir joué un rôle dans cette histoire, il ne croyait pas un seul de leurs sifflements de dénégation.

— Ils ont dit qu'on devait te tuer... que tu es devenu un traître... que tu as changé depuis que tu fréquentes la Lupaiï, le Taïgan et la Rapaï... les contredit soudain Xiao.

Les yeux de Wan s'étrécirent. Nombreux étaient ceux qui ne comprenaient pas ses relations avec Maya, la princesse des loups, Bregan, le roi des tigres, et Nel, l'héritière du clan des aigles, et plus nombreux encore étaient ceux qui les désapprouvaient, mais il s'en moquait. Les liens qu'il avait tissés avec ces trois-là servaient les intérêts de son clan et c'était tout ce qui importait.

— « Un traître » ? demanda Wan en posant un regard glacial sur les spectateurs qui l'écoutaient en silence.

La vague de pouvoir froid qui s'échappait de Wan était si dure, si coupante, que la foule,

paniquée, se mit soudain à frémir et à se disperser en quelques instants.

— Ichiru, Kegetora, venez donc un peu par ici, ordonna Wan à la vipère et au mamba noir avant qu'ils ne disparaissent à leur tour.

— Qui, nous ? demanda la vipère dans un sifflement paniqué.

— Le crotale délire sous l'effet du poison, tu ne vas quand même pas croire à ses élucubrations ? siffla le mamba noir.

Wan lança un regard noir en direction des deux Serpaïs puis reporta son attention sur Xiao.

— Donc ces deux-là t'ont convaincu que j'étais un traître et c'est pour ça que tu m'as défié ?

— Ou... oui.

Wan poussa un nouveau soupir intérieur. Décidément, le crotale était encore plus stupide qu'il ne le supposait.

— Je comprends... Ce que je ne comprends pas par contre, c'est que tu aies pu penser un seul instant que tu pouvais gagner...

— Je ne l'ai pas cru... pas au début... mais... mais ils ont dit que tu passais trop de

temps sous ta peau humaine... que ça t'avait rendu faible et que c'était le bon moment...

Les yeux obliques de Wan s'arrondirent légèrement sous l'effet de la surprise. Il avait passé beaucoup de temps sous sa peau humaine ces dernières années. D'abord durant la période où il avait fréquenté l'école des humains, une expérience décevante qui l'avait d'ailleurs conforté dans sa haine et son mépris pour les bipèdes. Et ensuite, au cours de ces derniers mois afin de pouvoir communiquer avec les représentants des autres clans Yokaïs, mais est-ce que les émotions ou les sensations inédites qu'il avait parfois ressenties sous forme humaine l'avaient affaibli pour autant ? Non. Bien sûr que non.

— Et toi, sombre idiot, tu les as crus ?

— Les légendes... les légendes disent que...

— Ce ne sont pas des légendes mais des superstitions. De vieilles et stupides superstitions, le coupa sèchement Wan.

Bon sang ! Comment son peuple pouvait-il encore croire à ces inepties ? « Prends garde de ne pas te transformer trop souvent en humain ou tu perdras ta force, prends garde de ne pas

te transformer trop souvent en humain ou tu en deviendras un, prends garde de ne pas te transformer trop souvent en humain ou tu tueras le serpent en toi... » Pff... ces croyances avaient non seulement influencé leur vie passée mais continuaient à influencer leur présent. Elles étaient la raison pour laquelle les Serpaïs étaient, avec les Rapais, les Yokais qui passaient le plus de temps sous leur forme animale. La raison pour laquelle ils n'avaient pas de maisons, de villages, de meubles, bref, aucun endroit susceptible d'accueillir des bipèdes.

— Comme... comme tu l'as dit, je suis un idiot, répondit le crotale tandis que son corps s'agitait de violents soubresauts.

Ouvrant grand la gueule, il exhala une dernière fois, releva la tête puis la laissa retomber lourdement sur le sol.

— Il... il est mort ? s'enquit aussitôt la vipère dans un sifflement plein d'espoir.

— Il est mort, oui, répondit Wan avant de braquer un regard léthal sur le mamba et la vipère et d'ajouter avec un sifflement menaçant : À vous deux, maintenant...

*

Yourk, le porte-parole du Conseil des Serpaïs, leva la tête vers le gigantesque acacia qui se dressait au centre de la clairière puis soupira en voyant les deux cadavres qui se balançaient à ses branches les plus hautes. Tous deux étaient difficilement reconnaissables, les vautours et autres nécrophages avaient déjà commencé à scrupuleusement et méthodiquement les dépouiller de leur chair, mais Yourk savait parfaitement, comme tout le reste du clan, qu'il s'agissait du mamba noir et de la vipère qui avaient poussé Xiao à défier Wan quelques heures plus tôt.

— Notre jeune prince n'y est pas allé de main morte, ça, c'est ce qui s'appelle un châ-timent, siffla une femelle anaconda au python qui se trouvait près d'elle.

— C'est de leur faute aussi, tout le monde sait à quel point Wan a une nature susceptible. Oser le critiquer comme ça ouvertement, c'est du suicide, répondit nonchalamment le python.

La femelle anaconda regarda de nouveau le sommet de l'arbre puis remarqua soudain d'un air pensif :

— N'empêche, je ne comprends pas pourquoi il les a forcés à se transformer en bipèdes avant de les tuer...

— Oh, c'est une question de bon sens : il aurait été bien trop difficile de les pendre tout là-haut sous leur forme animale. Les branches n'auraient pas tenu, elles se seraient forcément cassées sous leur poids.

La femelle anaconda remua la tête de haut en bas puis rétorqua avec un sifflement admiratif :

— Il n'y a pas à dire, notre jeune prince a l'esprit pratique.

— Difficile de prétendre le contraire, acquiesça le python.

— En tout cas, j'en connais qui vont maintenant y réfléchir à deux fois avant de le provoquer, ricana-t-elle.

— Honnêtement, je ne vois personne aujourd'hui d'assez téméraire pour s'y risquer. Pas même chez les cobras royaux, affirma le python.

Yourk, qui écoutait la conversation, était de leur avis. Nul ne pouvait rivaliser avec Wan. Il était jeune, bien sûr, et encore inexpérimenté mais il était, et de loin, le plus puissant souverain qu'il ait jamais connu. Et pourtant, Yourk avait vu défiler un grand nombre de rois depuis qu'il faisait partie du Conseil. Certains d'entre eux avaient régné durant quelques années, d'autres quelques mois, d'autres encore à peine quelques semaines, mais tous avaient fini, à un moment ou à un autre, par être défiés et tués.

— Yourk ?

Ce dernier sortit de sa rêverie et tourna la tête vers l'anaconda qui venait de l'interpeller.

— Oui.

— Hâte-toi ! La réunion va commencer.

Yourk opina puis traversa la clairière en rampant avant de se transformer et de reprendre forme humaine. Grand, la peau mate, les épaules larges, les cheveux légèrement grisonnants, Yourk ressemblait à un humain âgé d'une cinquantaine d'années en bonne forme physique.

— Ah enfin, ce n'est pas trop tôt ! s'écria Liang, un vieillard à barbe blanche et aux yeux perçants en le voyant arriver devant la tente.

Il avait le regard inquiet.

— Que se passe-t-il ?

— Son Altesse te réclame depuis au moins dix bonnes minutes.

Yourk haussa les sourcils.

— Tout le monde est là ?

— Non mais...

— ... alors je ne vois pas où est le problème.

Les réunions du Conseil ne pouvaient pas se dérouler sans que tous ses membres soient présents, Yourk ne comprenait donc pas pourquoi Liang semblait si agité.

— Je te l'ai dit : Son Altesse s'impatiente.

— Le Zihui-shu dit que « la patience conduit au salut et la précipitation au malheur », remarqua Yourk.

— Le livre de la sagesse dit aussi que « la patience poussée à bout se change en fureur », alors si j'étais toi, je me dépêcherais d'aller voir Son Altesse avant que la situation ne dégénère, répliqua Liang avec un rictus.

Yourk hésita encore une seconde puis son instinct de conservation prit le dessus. Contrarier Wan était la dernière chose à faire quand on voulait survivre dans ce clan. Nombreux

avaient été ceux qui l'avaient appris à leurs dépens.

— Très bien, tu as gagné, j'y vais, soupira-t-il en pénétrant sous la tente.

*

Le dos partiellement éclairé par le pâle cercle de lumière diffusé par la grosse lanterne suspendue à une branche, Wan se tenait debout, le regard braqué vers le fond de la pièce.

— Ne reste pas planté là, entre, Yourk, ordonna Wan sans prendre la peine de se retourner.

L'autorité contenue dans sa voix semblait naturelle et une puissante aura se dégageait du jeune prince. Yourk avança prudemment vers lui.

— Où étais-tu ? demanda Wan en continuant à lui tourner le dos.

— J'ai été distrait sur le chemin, Altesse.

Wan se tourna enfin vers lui et une lueur de curiosité s'alluma dans ses incroyables yeux mauves.

— Distrait ?

— Par deux cadavres suspendus à un arbre, répondit Yourk.

— Ah, tu parles de ces deux imbéciles ? Aucune importance...

« Qui veut devenir dragon doit manger d'abord beaucoup de petits serpents », disait le Zihui-shu, et en ce qui concernait Wan, rien ne semblait plus vrai. Il avait tué plus d'une centaine des siens pour parvenir au sommet, dont l'ancien roi. Dragon, il l'était. Sans conteste.

— Tu m'as fait attendre et je déteste attendre, ajouta Wan d'un ton de reproche.

Yourk s'inclina.

— Navré, Altesse.

Wan inspira puis dévisagea longuement le porte-parole du Conseil. Efficace, intelligent, dur à la tâche, doté d'un esprit retors mais honnête et franc à sa façon, il était le plus compétent et le plus intéressant de ses conseillers.

— Inutile de me présenter des excuses, ça n'a aucun intérêt. Si je voulais te voir avant la réunion, c'est parce que...

Wan s'interrompit, surpris par Liang et les autres membres du Conseil qui étaient en train d'entrer sous la tente.

— Ne me dites pas qu'il est déjà l'heure ? soupira Wan, contrarié.

— Mais si, il est minuit, Altesse, et le Conseil est au complet. La session peut commencer, déclara Liang en s'inclinant.

Wan soupira intérieurement puis hocha doucement la tête. Si tous les conseillers Serpaïs avaient bien une chose en commun, c'était leur obsession à observer les règles. Une règle disait que trois conseillers devaient se sacrifier chaque année en se jetant dans les flammes ? Trois conseillers se jetteraient dans les flammes chaque année. Une autre règle disait que le Conseil devait se réunir tel jour, à telle heure ? Alors cette réunion aurait lieu tel jour à telle heure – peu importait qu'il y ait une pluie de météorites, le feu ou qu'il gèle en enfer.

— Quel est l'ordre du jour ? demanda Wan en se tournant vers Yourk.

— L'organisation de la grande assemblée, Altesse, répondit aussitôt ce dernier.

Wan opina.

— Comme vous le savez, c'est la première fois depuis près de deux cents ans qu'une grande assemblée se déroulera sur nos terres...

— Oui, Altesse, répondirent les conseillers en chœur.

— Le roi des Taïgans, la reine des Rapais et le roi des Lupais assisteront bien entendu à cette assemblée...

— Oui, Altesse, répondirent une nouvelle fois les conseillers en chœur.

— Je souhaite... non, plutôt j'exige que vous traitiez nos invités avec égard et courtoisie. Si un seul, ne serait-ce qu'un seul membre de ce clan, ose leur manquer de respect, je lui infligerai un châtement d'une cruauté telle qu'il me suppliera de le tuer, est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Parfaitement, Altesse, du reste, ce serait parfaitement justifié. Agir de cette façon constituerait une infraction grave du protocole, répondit Yourk comme si ça lui semblait évident.

Wan plongea son regard dans celui de Yourk.

— Tu le sais et je le sais, mais je ne suis pas certain que tous les autres le sachent,

Yourk. Je compte donc sur le Conseil pour informer le reste du clan que je ne tolérerai ni blagues stupides, ni ricanements, ni insultes, ni tentatives d'intimidation, ni comportement dangereux ou agressif envers nos hôtes.

Yourk s'inclina.

— Oui, Altesse.

— Le Conseil se fera une joie de relayer vos ordres, Altesse, déclara soudain Liang, mais...

— ... mais ? demanda Wan en tournant la tête vers le vieux conseiller qui venait de prendre brusquement la parole.

— ... mais en ce qui concerne Miu et Dji, poursuivit Liang, la chose risque de s'avérer... comment dirais-je ? Délicate...

Wan soupira intérieurement. Si la plupart des Serpaïs étaient difficiles à gérer, ces deux-là étaient tout bonnement incontrôlables. Pas seulement parce qu'ils étaient ses deux meilleurs guerriers et qu'ils étaient des tueurs nés, mais parce qu'ils étaient incapables de se contrôler et de refréner leurs pulsions.

— « Délicate » ? C'est le moins qu'on puisse dire, ricana une vieille femme. Ces deux-là n'écoutent rien ni personne...

— Mais rien ne nous empêche d'essayer de leur parler, déclara Yourk d'un ton conciliant.

— Pour leur dire quoi ? Qu'ils doivent se montrer gentils envers les loups, les tigres et les aigles quand ils arriveront ? Voyons, Yourk, ils n'ont pratiquement jamais pris forme humaine depuis qu'ils sont nés et ils détestent les autres Yokais ! remarqua sèchement la vieille femme.

— Oh pas seulement les autres Yokais ! Ils détestent tout le monde ! persifla un gros conseiller chauve.

— Mais ils ne sont pas non plus complètement idiots, remarqua Yourk, si on leur explique correctement la situation, on pourra sans doute leur faire entendre raison...

— Si tu as du temps à perdre, ne te gêne pas, mais ne viens pas te plaindre si tu termines dans leur estomac, l'avertit un petit homme roux au ventre rebondi.

Wan fronça les sourcils.

— Ne me dites pas que vous les croyez capables de...

— ... de tout. On les croit capables de tout ! le coupa la vieille femme. Ils n'ont

aucun sens moral, aucun sens de la hiérarchie, aucun...

— J'ai compris, l'interrompit sèchement Wan avant d'interroger Yourk du regard.

— Tu penses qu'ils oseraient s'en prendre à toi ?

Celui-ci lui répondit avec un sifflement un peu gêné :

— C'est possible.

Yourk était un taïpan du désert, l'un des Serpaïs les plus impressionnants, mais même s'il était mortellement dangereux, Wan savait qu'il ne pouvait pas gagner contre les deux cobras royaux.

— Très bien, dans ce cas, je me chargerai d'eux, affirma Wan.

Il fallait bien se rendre à l'évidence, il était le seul qui pouvait faire entendre raison aux deux puissants cobras. Et pour cause : même si les liens d'amitié étaient plutôt rares, voire inexistants chez les Serpaïs, Wan était parvenu à nouer une véritable relation avec les deux frères et il était le seul à qui ces deux fous furieux obéissaient.

— Comme il vous plaira, Altesse, fit Yourk en poussant un soupir intérieur de soulagement.

Wan jeta un regard en direction des conseillers puis demanda :

— Rien d'autre ?

— Non, Altesse, répondirent tous les conseillers en chœur.

— Bien, puisque tout semble réglé, la séance est levée, déclara Wan d'un ton formel avant de tourner la tête vers Yourk et d'ajouter : Reste. J'ai à te parler.

